

Black Dahlia

Blanc. Blanc partout autour, à des dizaines de mètres à la ronde, peu importe où mon regard se porte. Les arbres : blancs. Les rochers : blancs. Le sol : blanc. Même le ciel : blanc. Tout le paysage est uniformément recouvert d'un épais manteau de neige. La météo ne s'est pas trompée – pour une fois –, il a neigé toute la nuit.

Je détourne mon regard des grandes baies vitrées du salon situées face à moi et, frigorifié rien qu'à la vue de ce paysage glacial et enneigé, je me dirige vers la cuisine pour me préparer un café. Noir et sans sucre. Corsé ; fort. Au naturel. J'ai bien besoin de ça, ce matin, je suis crevé.

J'entends des pas dans le salon, à quelques mètres. Elizabeth. Je la reconnais tout de suite, même sans la voir. Facile, à part moi, il n'y a qu'elle dans la maison, qui d'autre cela pourrait-il être ?

C'est elle que, suite au casting que j'ai organisé bien avant de mener ce projet de murder party à son terme, j'ai choisie pour jouer le second rôle, celui de ma femme, pendant la totalité du jeu – ce qui, je l'avoue, n'est pas pour me déplaire... Elle a tout pour elle : charme, gentillesse, beauté... Je ne vois pas d'inconvénient à passer deux jours en sa compagnie, au contraire. Un peu de temps avec elle, je ne dis pas non. Peut-être même plus que deux jours, si le courant passe bien. A moins que les choses ne se passent pas comme ça. Qui sait ? Dans la vie, on est toujours surpris.

Une fois mon café fini, je la rejoins dans le salon pour les derniers préparatifs. Nous relisons une dernière fois les fiches contenant les renseignements sur nos invités, avant qu'ils n'arrivent..

Chaque feuillet ne contient que les informations renseignées au moment du premier contact avec les invités, ce qui se résume à... Pas grand-chose. Nom, prénom, âge et profession. C'est tout. Mis à part ça, rien d'autre. Juste une photo de chacun des participants, accrochée au dos de chaque feuille.

Je commence ma lecture, passant les fiches à Elizabeth au fur et à mesure que je termine de les lire, et elle fait de même :

Maëlle Savin, 68 ans, institutrice à la retraite.

Romain Cazal, 31 ans, ingénieur son et frère jumeau d'Alex.

Alex Cazal, 31 ans, ingénieur son et frère jumeau de Romain.

Bertrand Jost, 42 ans, chef de chantier.

Margaux Delmare, 37 ans, handballeuse professionnelle à la retraite, devenue coach sportive.

Virgile Dumay, 24 ans, vendeur dans le prêt-à-porter.

Profils variés, loin des stéréotypes sur lesquels j'avais peur de tomber. Parfait. Et niveau diversité, on est aussi au top. Je ne pouvais pas espérer mieux. Un casting de rêve...

Chaque dossier s'accompagne d'un portrait de la personne en question, ce qui nous permet de mémoriser leurs visages avant qu'ils n'arrivent pour avoir l'air plus à l'aise en face d'eux et pouvoir se concentrer uniquement sur nos rôles le moment venu.

Un bruit assourdissant nous parvient tout à coup. Juste au-dessus de nous. Puis un hélicoptère, quelques secondes plus tôt masqué par le rebord du toit enneigé, apparaît dans notre champ de vision. Sur le point d'atterrir, il s'approche du sol, soulevant d'épaisses couches de neige qui s'élèvent dans les airs et se dispersent en épais tourbillons blancs, dissimulant momentanément le véhicule. Puis le bruit s'arrête aussi soudainement qu'il est apparu, et la neige retombe au sol. Le paysage retrouve un instant sa quiétude, son immobilité. Puis les portes de l'engin s'ouvrent, et nos visiteurs en sortent, habillés chaudement pour affronter le froid. Il portent chacun leur valise, et certains tentent tant bien que mal de la faire rouler dans la neige, mais en vain, évidemment.

Ça y est, ils sont arrivés. La partie peut enfin commencer.

*

* *

A peine descendus du véhicule, les invités se sont presque tous précipités à l'intérieur, où règne une température largement supérieure à celle de l'extérieur. Je les comprend parfaitement : il faudrait être inconscient pour rester dehors par un froid pareil.

Elizabeth et moi sommes debout dans l'entrée, déjà dans la peau de nos personnages, prêt à les accueillir. Eux aussi ont l'air prêts, motivés. En entrant, n'osant pas avancer plus loin, ils se sont postés dans le même mouvement de chaque côté de la porte pour laisser de la place aux retardataires. Un homme d'une quarantaine d'années, que je reconnais comme étant Bertrand, tape du pied en signe d'impatience. Face à lui, les jumeaux, Romain et Alex, regardent droit devant eux, le regard vide, et hochent tour à tour la tête, comme s'ils étaient en train de communiquer par télépathie et d'acquiescer en entendant ce que l'autre vient de dire. Je tente de trouver un détail qui les différencie. Cela pourrait m'être utile pour la suite, même si je ne sais pour l'instant pas qui est Romain et qui est Alex. En tout cas, bien que je ne les connaisse pas encore, ils me font déjà bien marrer tous les deux, Tic et Tac, avec leurs belles gueules de pigeons – ils ont l'air si naïfs... Tant mieux, ce sera d'autant plus facile de les induire en erreur. Maëlle entre enfin, chargée de deux lourdes valises qu'elle traîne avec peine derrière elle. Je peux enfin refermer la porte et nous couper du froid glacial qui s'engouffrait depuis quelques instants à travers.

J'invite les nouveaux arrivants à se mettre à l'aise, et les guide dans le salon où il s'installent dans trois confortables canapés, dont deux sont disposés de part et d'autre de la cheminée, et le troisième juste en face, avant de passer aux présentations.

— Pour commencer, bienvenue à tous, c'est un plaisir de vous accueillir.

Quelques murmures, « mercis » et sourires assez discrets, à la limite de la timidité pour certains. OK, il va falloir les déstresser un peu. Les mettre à l'aise. J'essaye de prendre une intonation plus chaleureuse, et continue :

— Maintenant que vous êtes rentrés dans ce chalet, oubliez tout de votre vie extérieure, de ce que vous étiez avant. Glissez vous dans la peau de votre nouveau personnage. Vous êtes maintenant tous de célèbres acteurs invités pour quelques jours dans la somptueuse maison de vacances de l'une des plus célèbres actrices au monde : Elizabeth Short.

Je me tourne vers Elizabeth. Elle adresse à nos invités un petit signe de la main et un sourire faussement timide ; et les salue :

— Bonjour à tous ! Et bienvenue...

De nouveau, des murmures, même si cette fois ils ont l'air un peu plus à l'aise. On va bien finir par y arriver. Ce doit être moi qui leur fais peur, ou quelque chose comme ça. Sinon je ne vois pas pourquoi ils auraient répondu à Elizabeth et pas à moi...

Je ne sais pas. On verra bien. Je poursuis comme si de rien n'était :

— Avant de vraiment rentrer dans le vif du sujet, poursuis-je, je crois que des présentations s'imposent. Je vous propose qu'on commence par la droite, et après on tournera dans le sens des aiguilles d'une montre. Ne vous inquiétez pas, pas besoin de parler très longtemps ; juste quelques mots histoire de faire connaissance un peu plus facilement. Je te laisse commencer, dis-je en me tournant vers le garçon à ma droite – Virgile, il me semble.

Chacun se présente à tour de rôle, et tout le monde écoute plus ou moins attentivement – certains n'en n'ont manifestement rien à faire. Elizabeth conclut en nous présentant tous les deux – c'est dingue cette aura qu'elle dégage –, et me laisse continuer :

— OK, parfait ! Maintenant on va pouvoir passer aux choses sérieuses : le déroulement de l'enquête. Je vous l'annonce directement : demain nous ne serons plus que sept personnes vivantes dans ce chalet – toujours dans l'histoire évidemment, personne ne va mourir pour de vrai...

A part, les jumeaux, personne ne relève – pas même Elizabeth. Bon, je crois que je ne vais pas trop avoir le choix, il va falloir que je m'en tienne à mon rôle de meneur, et que je la laisse gérer l'aspect relationnel.

— Le coupable peut être n'importe laquelle des personnes restantes, continué-je. Ça peut aussi bien être moi que l'un d'entre vous ; ce sera à vous de trouver. En tout cas ne faites confiance à personne, parce qu'il peut très bien y avoir un ou des comédiens parmi vous. Mais évidemment, ça, ce sera plus difficile à déterminer. Vous aurez donc toute la journée de demain pour découvrir la vérité.

Je regarde rapidement chacun de mes interlocuteurs pour être sûr de n'avoir perdu personne. Apparemment non, donc je continue...

— Évidemment, pour garder tout l'intérêt du jeu, vous ne devez en aucun cas savoir quoi que ce soit avant le début de la partie, c'est à dire le moment de la découverte du corps. Vous comprendrez donc que vous n'aurez pas le droit de sortir de vos chambres au cours de la nuit.

D'ailleurs, elles seront fermées à clés, comme ça nous serons sûrs que personne ne pourra en sortir, mais ne vous inquiétez pas, vous aurez toujours accès à la salle de bains attenante à votre chambre. Je passerai demain matin ouvrir les portes à sept heures. Bien entendu, vous ne serez pas obligés d'en sortir si tôt et vous pourrez rester au lit plus longtemps, si vous voulez, et si jamais il y a des adeptes de grasses matinées... (Je vois du coin de l'œil Romain murmurer quelque chose à son frère en pouffant discrètement, et ce dernier part aussi dans un fou rire muet quelques instants. Je décide de ne pas relever, pour éviter de perdre le fil de ma pensée.) Mais avec l'excitation à l'approche du début de la partie, je pense que vous n'en aurez pas trop envie... Je me trompe ?

— Non, non, je crois qu'on sera tous pareils demain matin, me répond Margaux en souriant.

Enfin ! Ils savent parler, j'en ai la preuve ; j'en étais presque arrivé à ne plus y croire...

— Parfait, alors ! Voilà, je pense vous avoir tout dit. Je crois que je n'ai rien oublié. Elizabeth ?

— Est-ce que quelqu'un a des questions, demande-t-elle.

Effectivement, j'avais complètement oublié. Dans le feu de l'action, j'étais trop pressé de passer à la suite. Je ne peux pas m'empêcher de répéter ce qu'elle vient de dire – encore une de mes nombreux petites manies, ça me donne l'impression de tout contrôler, de tout gérer moi-même (juste l'impression)...

— Ah oui, c'est vrai. Des questions ?

— Oui, moi j'en ai une, commence Virgile. Pourquoi avoir choisi le dahlia noir, comme nom et comme emblème ? Ça ne sort pas de nulle part, il doit bien y avoir une raison...

— Bonne question. Effectivement, il y a une raison. La réponse est toute simple. Le dahlia noir a une symbolique assez forte, qui colle bien avec ce pourquoi on est là aujourd'hui : le meurtre. Idéal pour une *murder party*, pas vrai ? D'autres questions ?

Pas de réponse. Quelques signes de la tête que j'interprète comme des « non ». Personne ne prend la parole. Pas de questions, donc. Ce doit être assez clair pour eux...

— Nickel, dis-je avec un grand sourire. Je vous laisse me suivre pour une visite du chalet...

Je me lève, et tout le monde m'emboîte le pas.

Pour commencer, le rez-de-chaussée. Spacieux, lumineux, convivial et décoré avec goût, je vois qu'il en fascine plus d'un. Ils commencent déjà à se sentir bien ici, de plus en plus à l'aise, c'est bon signe. Tout n'en sera que plus facile par la suite : je pourrai faire tout ce que je dois faire, exactement quand cela devra être fait. Mener la partie au détail près. Ne rien laisser au hasard. Parfait. J'aime bien tout contrôler.

Après le salon, dans lequel nous étions regroupés, la salle à manger, et la cuisine, aménagées et décorées de la même manière, à peu de chose près. Mobilier en bois – massif et imposant, mais élégant et moderne à la fois –, tout comme les murs, ainsi que le sol. Monochrome marron avec quelques touches de couleur par-ci par-là, amenées en grande partie par la décoration. Et quelques plantes, évidemment, pour rendre l'ensemble plus vivant.

Une fois le tour du rez-de-chaussée terminé – chambre et salle de bains exclues, étant donné que tous les invités dormiront à l'étage, et que la seule qui se trouve à ce niveau soit celle que je partage avec Elizabeth. Nous nous dirigeons vers le niveau supérieur, empruntant l'escalier de pin à la fois massif et aérien, accroché au palier à son sommet mais suspendu dans le vide pour le reste, défiant les lois de la gravité – on en viendrait même à se demander comment il peut tenir comme ça, à-demi suspendu dans le vide, au vu de son poids.

Une fois arrivés en haut, je guide les invités dans un long couloir à l'atmosphère assez oppressante, qui n'est pas sans rappeler l'une des scènes les plus célèbres de *Shining* – sauf qu'ici à la place de la porte à l'extrémité du couloir se trouve une fenêtre, mais bon on reste dans l'esprit du film quand même. J'espère tout de même que l'histoire qui nous attend n'aura rien à voir, de près ou de loin, avec celle du film. Normalement non, mais on n'est jamais à l'abri d'une surprise, qu'elle soit bonne ou mauvaise. En tout cas je vais tout faire pour que tout le monde passe un bon moment et que ce séjour ne tourne pas au cauchemar.

De chaque côté du couloir en question, des portes, disposées symétriquement et à égale distance les unes des autres, créant un effet miroir entre les deux murs latéraux. Deux chambres à gauche, deux chambres à droite. Une salle de bains à gauche, une aussi à droite, toutes deux situées entre les chambres.

Pour gagner du temps, la visite se limite à une seule chambre et une seule salle de bains. Elles sont toutes identiques, à quoi ça servirait de les visiter une par une ?

Là aussi, mobilier imposant, contrasté par une décoration sobre, épurée, qui rend le tout un peu plus délicat. Pas de grande différence avec les pièces communes.

Une fois la visite terminée, je laisse mes invités s'installer tranquillement pendant que je descends avec Elizabeth au niveau inférieur pour préparer le dîner.

*
* *

Le repas a été l'occasion parfaite pour faire connaissance, et même s'il est fini depuis déjà une bonne vingtaine de minutes, les conversations vont toujours bon train. Enfin, l'atmosphère s'est un peu détendue. On a fini par y arriver. Surtout Elizabeth, parce qu'elle se débrouille mieux que moi pour mettre les gens à l'aise – elle doit avoir un don, ou quelque chose du genre ; quelque chose d'inné – mais je dois admettre que je pense m'être plutôt bien débrouillé moi aussi.

Depuis la cuisine où je prépare des boissons chaudes pour chacun d'entre nous, je ne perds pas un mot de ce qui est en train de se dire.

J'apporte la touche finale à chacune des tasses fumantes et les dépose sur un plateau rond en inox, que j'emporte avec moi dans le salon, en faisant attention à ne rien renverser ni faire tomber. Je le dépose ensuite au centre de la table, et invite tout le monde à se servir.

Nous continuons à parler un bon moment, de tout et de rien, avant de nous séparer, déjà sous le coup de la fatigue. Chacun rentre en direction de sa chambre, prêt à aller se coucher. Nous sommes tous tombants de sommeil, et je pense qu'ils ne vont pas mettre longtemps à s'endormir. A moins que... L'excitation grandissante à l'approche du meurtre, marquant le début de la partie, programmé pour demain au réveil, va sûrement les empêcher de dormir. Il vaudrait mieux, pour que je puisse préparer la mise en scène comme prévu sans que personne ne vienne me déranger. On verra bien.

Demain promet d'être une journée mouvementée...

*
* *

Au petit matin, je suis réveillé par un cri d'effroi provenant de la cuisine. Ou du moins, je fais semblant d'être réveillé à l'instant, car je le suis depuis un moment déjà, et je sais exactement ce qui vient de se passer. Je connais parfaitement la raison de ce cri d'effroi. Je me lève précipitamment, tâtonne pour allumer la lumière, à la recherche de l'interrupteur, et, une fois trouvé, enfile à la hâte un jean et un sweat-shirt. J'ai juste le temps de lire l'heure sur le réveil posé sur la table de chevet. 6H17. Je m'ébouriffe les cheveux et me frotte les yeux. Il faut que j'aie l'air fatigué, qu'on croie que je viens juste de tomber du lit. *Une tête de déterré*, comme dirait mon père. Il faut que cela ait l'air naturel, comme si ce n'était pas encore un des nombreux éléments de la mise en scène, déjà planifié à l'avance. En même temps, c'est pas trop compliqué, vu la dose de somnifères que j'ai prise juste avant de dormir pour être sûr d'être d'attaque ce matin... Trajet direct pour le pays des rêves – heureusement, le billet de retour était compris...

J'ouvre la porte à la volée et sors dans le couloir, me replongeant rapidement dans mon rôle et dans tout ce que je vais devoir dire et faire dans quelques instants.

Une fois dans le couloir, je me précipite dans la cuisine, feignant la peur et l'incompréhension, bien que je m'attende déjà à ce que je vais y trouver. Avant d'y entrer, j'ai le temps d'apercevoir les baies vitrées du salon entièrement recouvertes de neige, à présent complètement opaques. La tempête est arrivée avec de l'avance. Mauvaise nouvelle.

Quand j'arrive sur le lieu du crime, tout est tel qu'il devrait l'être. Mise en scène réalisée à la perfection, dans les moindres détails, si bien que tout est parfaitement crédible. Je ne voudrais pas paraître prétentieux mais je pense que même dans une obscurité quasi-totale, j'ai fait du bon boulot. J'en suis assez fier, même...

Le cadavre d'Elizabeth repose au centre de la pièce, allongé sur le dos et habillé d'une robe noire déchirée en plusieurs endroits. Atrociement mutilé, coupé en deux au niveau du bassin. La robe avec, comme si la coupure était nette, comme réalisée au laser. Mais il n'en est rien : la peau au niveau du bassin est affreusement saccagée, et j'arrive à distinguer les traces des bords dentelés de l'arme du crime.

Partout autour, du sang. Une profusion écarlate, qui s'est emparé d'une grande partie du sol de la pièce. Le carrelage juste en-dessous du corps est maculé de giclées brunâtres maintenant qu'elles ont commencé à sécher. Elle doit être complètement vidée de tout son sang : au vu de la quantité qu'il y a au sol, je pense que les cinq à six litres que son corps contenait y sont passés.

Non loin de là, une scie. L'arme du crime. Propre, net et plutôt efficace, bien qu'éprouvant au moment de la découpe – je n'aurais jamais pensé qu'un mannequin comme celui-là était aussi solide. A côté de la scie, une hache. Bizarre, je n'ai pas le souvenir d'en avoir placée une, et encore moins à cet endroit là. Sûrement les somnifères, j'ai dû oublier quelques détails de ce que j'ai fait pendant la nuit...

Je feins le dégoût, bien que je sache que tout ceci est faux, que ce n'est que de la poudre aux yeux, pour les impressionner. Évidemment, il n'est rien arrivé à la *vraie* Elizabeth. A l'heure qu'il est, elle doit encore être tranquillement en train de dormir au sous-sol – que je me suis bien gardé de faire visiter à mes invités hier, évidemment –, à l'abri de la pagaille qui s'annonce.

Je balaye une nouvelle fois la scène du regard. C'est incroyable cette précision. Je ne m'en pensais pas capable. Surtout que j'ai dû tout faire presque entièrement dans le noir, pour ne pas attirer l'attention, et que je ne voyais pas très bien ce que j'étais en train de faire – juste des contours, des formes, délimitées par d'imperceptibles différences de noirceur entre les ombres.

Tout à l'air vrai.

Trop vrai, *beaucoup* trop vrai.

Je commence à douter. Doubter sur ce qui se trouve face à moi. Quelques éléments ne collent pas : certains indices, certains objets que je suis sûr de ne pas avoir déposés comme ça. Et soudain je comprends : ce que j'ai sous les yeux n'a rien de la mise en scène que j'ai installée hier. Non, c'est une vraie scène de crime, un vrai meurtre, qui a remplacé ce que j'avais mis en place pour faire illusion. Le cauchemar est devenu réalité.

Je n'ai pas réagi quand j'ai lu l'heure en me réveillant : 6h17. Mais j'aurais dû. J'aurais dû comprendre. Je ne devais ouvrir les portes qu'à sept heures. Quelqu'un est donc sorti avant, et c'est cette même personne qui a ouvert toutes les portes – allez savoir comment... – pour

brouiller les pistes. Étant donné que j'ai terminé la mise en place vers deux heures du matin, ça laisse au tueur environ quatre heures pour agir. Bien assez de temps pour faire disparaître le mannequin à l'effigie d'Elizabeth qui devait simuler sa mort, et le remplacer par le corps. Cette fois, la *vraie* Elizabeth.

Une véritable scène de crime. Un vrai meurtre. Ça paraît fou, dit comme ça, mais je dois bien admettre que ce ne peut-être que la vérité. Pas une mise en scène bourrée d'artifices bidons mais efficaces, non. Ceci n'a rien de jeu.

Quelqu'un a tué Elizabeth.

*

* *

Dans la panique environnante, je tente de garder mon calme, de maîtriser le stress qui s'empare de moi et de reprendre le contrôle de la situation. Mais c'est difficile : je ne supporte pas l'imprévu, et quand il surgit, je perds presque tous mes moyens. Je me place au centre de la pièce et demande à tout le monde de sortir et d'aller attendre dans le salon. Certains ne se font pas prier – Margaux et Virgile en particulier, l'un et l'autre le visage d'une pâleur inquiétante et les yeux teintés de dégoût et d'effroi –, mais d'autres sont plus réticents à l'idée de quitter la pièce. J'ai même l'impression que Bertrand éprouve une sorte de fascination morbide à la vue de cette scène. Assez dérangeant, je dois dire. Je les pousse à partir, et, à force de persévérance et de promesses de tout leur raconter par la suite, j'arrive enfin à les faire sortir.

Une fois seul, je referme la porte pour m'isoler du reste du groupe. Après avoir repris mes esprits, je dresse mentalement la liste de tous les éléments susceptibles de m'aider dans ma quête de vérité :

1. Une hache et une scie reposent juste à côté du corps.

L'arme – ou plutôt *les armes* – du crime, ça ne fait aucun doute.

2. Le cadavre repose dans une mare de sang.

Le crime a été commis sur place, c'est sûr, sinon il n'y aurait pas autant de sang au sol – une fois le corps vidé, pas une seule goutte n'aurait pu couler sur le carrelage. Pas très pratique, quand même, vu le petit espace qu'il y a autour de l'îlot central – à peine de quoi allonger quelqu'un. Et pour le découper... Je n'imagine même pas la galère.

3. Le cadavre a une broche dans les cheveux. Une broche représentant un dahlia noir.

Coïncidence ? Je ne crois pas. On est visiblement face à un tueur qui aime la symbolique. Et donc beaucoup plus méticuleux qu'un tueur qui aurait agi sans préméditation – il a visiblement pensé à tout. Mauvaise nouvelle. Il en sera d'autant plus difficile à démasquer.

Je sors. Je ne trouverai rien à part ce que le coupable a bien voulu nous laisser. C'est à dire pas grand-chose...

*
* *

De l'autre côté de la porte, un autre monde. Stress, inquiétude, peur, panique. Certains n'arrivent plus à calmer leurs nerfs, à se contrôler. La tension déforme les traits de leurs visages accablés. Visiblement, aucun ne reste indifférent face à ce qu'il a vu. Heureusement, sinon je me serais posé des questions...

Une fois la panique confuse due au meurtre dissipée, je suis vite rattrapé par mon rôle. Ils veulent des réponses à toutes les questions qui leurs sont venues en tête pendant le court laps de temps que j'ai passé enfermé tout seul dans la cuisine. C'est incroyable le nombre d'interrogations qui sont apparues en si peu de temps. Ils en ont tellement que je ne sais plus où donner de la tête. Ils sont agglutinés autour de moi comme si j'étais la seule personne capable de les sauver, comme si *j'allais* les sauver, dans l'instant qui suit. Ça se comprend, ils ont besoin de quelqu'un à qui se raccrocher. Mais moi dans tout ça, je me raccroche à qui ?

Je leur dresse rapidement un bilan de mes observations, n'omettant aucun détail et m'efforçant de structurer ma pensée, pour que ce soit le plus clair possible. Je ne peux m'empêcher de me dire que le tueur est l'un d'entre eux, et de tous les soupçonner, faute de savoir de qui il s'agit.

— Est-ce que c'est vrai, ce qui est arrivé ce matin, me demande Alex. Enfin, je veux dire, ça pourra très bien être une mise en scène de plus pour nous plonger dans l'ambiance ou...

— Alors là, je t'arrête tout de suite. Je peux t'assurer que ce qu'on vient de vivre est bien réel. Il y avait bien une mise en scène cette nuit,

que j'ai mise en place, mais ce que tu as vu là, c'était bien vrai. On ne peut plus réel. Et tu crois vraiment que je serais dans cet état-là si je savais que c'était faux ? Aucun comédien, aussi talentueux soit-il, ne pourrait simuler ce que je suis en train de vivre. A part quelques rares exceptions, mais je n'en fais pas partie. Donc, oui, c'était bien vrai. Et restez sur vos gardes, parce que j'ai peur que ce ne soit pas fini. On ne sait jamais...

J'ai parlé trop sèchement ; je n'aurais pas dû. Tant pis, de toute façon il faut qu'ils sachent exactement à ce à quoi ils vont devoir se préparer. A quoi bon leur cacher la vérité étant donné qu'au lieu de les rassurer, ça ne ferait que semer encore plus le trouble et apparaître encore plus de questions ? Et surtout ça les mettrait vraiment en danger : ils ne connaîtraient pas les risques qu'ils courent. Si ce malade a tué une fois, ils peut très bien recommencer. Et c'est ce qu'il va faire, j'en suis certain. Même si je n'arrive pas à l'expliquer. Je le sens...

— Le coupable se cache parmi nous. Il faut qu'on trouve au plus vite de qui il s'agit, sinon je pense qu'on ne survivra pas longtemps. Je vais donc vous demander de patienter dans le salon, pendant que je m'occupe d'interroger tout le monde à l'étage. Et je peux vous assurer que je vais faire de mon mieux pour découvrir la vérité. Le coupable va payer pour ce qu'il a fait.

*

* *

Vient ensuite l'heure des interrogatoires. Je ne suis en aucun cas qualifié pour les mener, mais mon rôle d'enquêteur veut que ce soit moi qui m'acquitte de cette tâche. Je dois l'assumer. Jusqu'au bout.

Je me suis installé dans le couloir à l'étage pour pouvoir à la fois interroger chacun des suspects et surveiller ce qui se passe en bas. C'est plus fort que moi, même dans les situations délicates comme celle-là, je ne peux pas m'en empêcher : il faut que je contrôle tout, ou au moins que j'ai l'impression de tout contrôler. Tout le temps.

Je commence par Virgile. C'est lui qui me paraît le plus fragile dans tout le groupe, et je me dis que commencer par lui poser des questions à lui, qui ne m'a pas l'air particulièrement menaçant, voire pas du tout, va me permettre de rôder ma méthode, de la perfectionner.

Après quelques questions générales auxquelles il répond à chaque fois qu'il ne sait pas, je remarque une tension grandissante dans son regard, d'infimes changements d'expressions du visage, comme si ses traits se crispaient. Je saute sur l'occasion et lui fait part de ce constat, lui demandant de me fournir une explication.

Silence. Pendant plusieurs secondes – j'ai réussi à le déstabiliser, il est sur le point de craquer. Jusqu'à ce qu'il se lance :

— C'est moi qui l'ai tuée, avoue-t-il dans un sanglot.

Surprise. Je ne m'attendais absolument pas à ça. Ni à ce que ce soit-lui le coupable, ni à ce qu'il passe de lui même aux aveux. Je n'avais aucune preuve, presque aucun indice, et quasiment aucune certitude. Pourquoi est-ce qu'il s'est trahi lui-même ? Ça n'a pas de sens...

— Tu peux répéter, s'il te plaît ?

Je n'ai rien trouvé de mieux à dire. Pas terrible, quand on a une personne en larmes, au bord de la crise d'hystérie face à soi. Ni pour la reconforter, ni pour la faire avouer. Je sais, mais je n'arrive pas à faire mieux. Moi aussi je perds presque tous mes moyens.

Je mets donc fin à la conversation sans lui en demander plus et lui propose de redescendre dans le salon. Il se lève et part la tête basse.

Je n'arrive toujours pas à y croire. Ce ne peut pas être lui, c'est impossible. Dans le doute, je décide d'interroger quand même le reste des suspects.

*

* *

A chaque entretien, c'est la même chose. Le suspect passe aux aveux. Tous, sans exception.

De six suspects au départ, je me retrouve avec six coupables. Comment est-ce possible ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Il ne me semble pas les avoir influencés pourtant. Ni les avoir menacés, avoir fait pression sur eux pour obtenir des aveux. Mais alors pourquoi ont-ils tous avoué avoir commis un même meurtre. Sont-ils tous coupables, façon Crime de l'Orient-Express ? Je ne sais pas. Je ne sais plus quoi penser, je suis perdu.

Je pense qu'il est temps pour moi de laisser la main à des personnes qui sauront quoi faire. Je vais appeler la police. Quoi qu'il en coûte, et même si cela me met en danger, étant donné que c'est moi qui ai organisé ce séjour, et que je suis donc l'unique responsable de ce massacre.

A moins que...

Je viens de trouver une autre solution, beaucoup moins risquée, aussi bien pour moi que pour mes invités. Et surtout qui va me permettre d'aller au bout de ce que j'ai entrepris. Enfin.

*
* *

A peine ai-je le temps de me préparer à les informer de leur départ du chalet, isolé dans ma chambre, que je suis interrompu par des cris venant de la salle à manger.

Les jumeaux, Romain et Alex, sont debout sur le palier, juste au-dessus de nos têtes. Le visage sombre. L'air grave. Je n'ai pas entendu le début de la conversation, mais apparemment il s'agit de quelque chose d'important. Avant que je puisse réfléchir à ce qui ce bien pu se dire, mon attention est attirée par ce qui se passe à l'étage. Je ne peux pas décrocher mon regard de ce qui se passe sous mes yeux.

Les deux frères passent tous les deux simultanément une jambe par dessus la rambarde, puis l'autre, sous le regard circonspect du reste du groupe, quelques trois mètres plus bas. Dos à la balustrade, à moitié dans le vide, ils se tiennent d'une main pour éviter de tomber, et de l'autre, sortent chacun un couteau de leur poche, et le positionnent au niveau de leur gorge, tranchant côté peau.

Ils sont sur le point de faire quelque chose de grave, et le pire c'est que je crois qu'ils en ont parfaitement conscience. Est-ce le fait d'avoir fait leurs aveux un peu plus tôt qui les a mis dans cet état-là ? Le remords, la culpabilité qui les rongent ? Je ne sais pas, mais ce n'est pas le moment de réfléchir à tout ça. Il y a urgence. Ils vont faire une connerie...

Sans les quitter du regard, je m'élançe vers l'escalier. J'ai à peine le temps de faire trois pas que je me fige sur place alors qu'une voix s'élève face à moi.

— Ne bouge pas. Sinon on saute.

Romain. Je me fige sur place. Ne le quitte pas des yeux. Lève les mains en signe de reddition et fais quelques pas en arrière, lentement.

Il faut trouver une solution, vite. Sinon ils vont foutre en l'air tout le travail que j'avais entrepris. Et leur vie aussi, accessoirement...

Romain enchaîne, parlant aussi pour son frère, incapable de prononcer le moindre mot tant l'émotion est forte. Ses paroles sont empreintes d'une telle gravité que personne n'oserait ne serait-ce que songer à ne pas écouter ce qu'il va dire jusqu'au bout, et encore moins à l'interrompre.

— Je ne peux pas continuer à vivre avec ça. Il faut que j'en parle, que je vous le dise. Que je vous dise tout sans exception. Ce qu'on a fait... Depuis ce moment là, quand notre vie a basculé, impossible de penser à autre chose. Je la revois sans cesse en train de nous supplier d'arrêter, mais on ne pouvait pas. A la fin, c'est à peine si je l'entendais. Plus rien ne semblait avoir d'importance à part l'horreur de ce qu'on venait de faire, et surtout ce qui allait nous arriver, après *ça*.

Autour de moi, je peux lire la surprise sur les visages. Personne ne s'attendait à ça, évidemment, il se croient tous coupables, mais n'arrivent pas à envisager que quelqu'un d'autre puisse l'être aussi.

Ce qu'il dit pourrait paraître complètement incompréhensible à quelqu'un d'extérieur, mais parmi nous il n'y a personne qui n'ait pas compris de quoi il parle. Ou cru comprendre, car je suis le seul à pouvoir mesurer l'exacte portée de ces mots.

Je tente de le raisonner – de *les* raisonner –, même si je sais qu'il est déjà trop tard.

— Attends, Romain, il y a forcément une autre solution. Vous...

— Non, c'est fini, me coupe-t-il. J'en ai marre de fuir. Marre de me cacher, de repousser la vérité faute de pouvoir l'accepter. Il faut que ça cesse. On doit payer pour ce qu'on a fait...

Sans attendre plus longtemps, chacun positionne son couteau au niveau de la gorge de l'autre, bien décidé à en finir. Unis. A la vie comme à la mort. A jamais. Si la scène n'était pas aussi grave, je trouverais presque ça beau.

Avant qu'aucun de nous n'ait pu faire quoi que ce soit, tenter un ultime geste désespéré, vain, pour essayer de les sauver, ils se tranchent la gorge et basculent dans le vide en une effusion de sang jaillissant

puissamment de tous les côtés. Leurs corps s'écrasent presque au même moment sur le sol avec un bruit sourd, un étage plus bas, alors que des cris d'horreur s'élèvent déjà partout autour. Tous restent bouche-bée face à la violence des instants passés. Tous sauf moi. Je pense évidemment à ce suicide auquel je ne peux rester insensible, comme tout le monde autour de moi, mais aussi et surtout à ce qui va m'arriver après, quand il faudra quitter cet endroit.

D'un seul cadavre – ce qui est déjà beaucoup –, on vient de passer à trois. Ce n'était pas prévu ; pas du tout, même. Et il va falloir que je rende des comptes. Que j'explique ce qui s'est passé. A leurs proches, leurs familles. Et aux autorités...

Bonjour les emmerdes...

*
* *

Il ne manquait plus que ça. Cette affaire est un vrai merdier. Un enfer. Complexe, insoluble. Et en plus si les suspects se mettent à se suicider... Elle est en train de tourner au cauchemar. Je n'y arriverai jamais tout seul ; il faut que je laisse des professionnels s'occuper de la situation. Je vais renvoyer tout le monde en ville. J'aurais dû le faire avant, mais impossible pour un hélicoptère de décoller avec un vent comme il en a soufflé toute la journée. Maintenant que la tempête est terminée, ce devrait être plus facile. Retour à la civilisation, loin de ce cauchemar. Mais moi, je resterai au chalet. Seul. Je pourrai enfin laisser libre cours à mes pensées, mes envies. A mes pulsions. Je pourrai enfin contempler le résultat de mon travail, me féliciter pour ce que j'ai accompli sans risquer de me compromettre.

*
* *

Comme convenu, tout le monde est retourné en ville ; je suis resté seul sur les lieux du crime. L'hélicoptère vient à peine de partir, et, déjà, tout est comme si ce lieu était resté vide depuis des jours. Silence.

Pesant, implacable. C'était la meilleure solution. Pour tout le monde. Quoi qu'on en dise.

Depuis leur départ, j'ai eu le temps de réfléchir. Repenser à ce qui s'est passé. Ressasser. Et je sais maintenant exactement ce qui est arrivé. Et surtout *comment* c'est arrivé...

Tu penses pouvoir me faire confiance ? Tu te trompes. Attends un peu de connaître la vérité. Que je te dise ce qui s'est réellement passé...

*
* *

C'est moi qui l'ai tuée. Moi et personne d'autre.

J'ai tué Elizabeth. Ils sont tous innocents – dans cette histoire-là, en tout cas...

Avant que je ne rentre dans les détails de mon plan, de ce qui s'est réellement passé, il y a une chose que tu dois savoir : toutes les personnes présentes dans le chalet la nuit du meurtre sont des meurtriers. Ils ont tous tué quelqu'un au moins une fois. Que ce soit seul ou à plusieurs, sous le coup de la colère, en tant que vengeance ou bien par accident, chacun d'entre eux a déjà arraché la vie à quelqu'un au moins une fois. Mais leurs points communs ne s'arrêtent pas là. Tous regrettent leur actes, leur crime, ce qu'ils ont fait. Ils vivent avec le poids du remords en tête, le regret les accable à chaque instant, sans répit. Il ne supportent pas ce qu'ils ont fait, ne se supportent plus eux-mêmes, haïssent ce qu'ils sont devenus.

J'ai eu l'occasion de m'en rendre compte au cours des nombreuses séances pendant les lesquelles j'en ai parlé avec eux. Sauf que je ne suis pas un psy comme les autres – je ne vous en avais pas parlé, de mon métier ? eh bien maintenant vous le savez... Alors que tous – ou presque – cherchent à guérir leurs patients, à les aider, moi je ne veux qu'une seule chose : les faire sombrer. Les conforter dans leur idée qu'ils sont des monstres, qu'ils ne méritent pas de vivre après ce qu'ils ont fait. Les détruire à jamais. C'est ça, et uniquement ça, qui me procure ce sentiment de toute puissance dont je ne peux plus me passer depuis que je l'ai expérimenté pour la première fois, quelques années plus tôt.

Depuis que ma mère a été tuée par l'une de ces ordures – un tueur de passage, qu'elle ne connaissait pas et qui ne la connaissait pas non plus, qui l'a tuée sans raison, juste parce que l'idée de le faire lui est passée par la tête, et qu'il a cédé –, j'éprouve envers eux une haine croissante. Une haine qui dépasse l'entendement. Si forte qu'elle en serait presque bestiale. Une colère noire qui gronde en moi, et ne demande qu'à être libérée, sans retenue, en puissance, dévastatrice... Un volcan qui gronde dans mon esprit, et n'attend que l'explosion. Je pensais ne jamais pouvoir les comprendre, ne jamais intégrer le fait qu'il n'y a pas que la lâcheté qui entre en jeu quand une personne refuse de voir la vérité, de se dire qu'elle est coupable d'un crime. Jusqu'à hier soir, à cette nuit où j'ai décidé d'aller plus loin que prévu. *Trop* loin.

Au début, ce n'était pas prévu. Mais j'ai tué Elizabeth. Je ne sais toujours pas ce qui m'a pris, ce qui m'est passé par la tête... Le pire, c'est que j'ai pris du plaisir à le faire, ce que je croyais impossible avant de l'expérimenter. Pas sur le coup, non – à ce moment là, j'étais encore sous le choc – mais après. Juste avant d'aller me coucher précisément. En prenant mes somnifères. C'est à cet instant-là que le plaisir a pris le pas sur l'horreur. Un plaisir intense, comme je n'en avais encore jamais éprouvé.

Je dois te paraître fou, un grand malade. Disons plutôt que je suis différent. Que je ne vois pas les choses de la même façon que toi. Tu penses peut-être que le monde n'est pas si cruel, qu'il s'agit juste d'un endroit idyllique gouverné par des personnes bien intentionnées, ou tout le monde est bon, d'une gentillesse innée. Mais je vais te dire une chose : ce sont les plus forts, les menteurs, égoïstes, individualistes, qui gouvernent le monde et ont le pouvoir sur les plus faibles, même si ces derniers sont largement majoritaires. Voilà ce que je pense. Voilà la réalité. Il faut choisir son camp. Dominant ou dominé ? Personnellement, j'ai déjà choisi. A toi d'en faire autant.

Bref, je m'égare, ce n'est pas le sujet.

Mon plan peut paraître simple au premier abord, mais sache qu'il ne l'est pas tant que ça. Il m'a tout de même fallu prendre de nombreuses précautions avant de passer à l'acte, pour éviter les imprévus, le moindre petit grain de sable qui pourrait venir enrayer la mécanique infernale que je m'apprêtais à mettre en marche. La première d'entre toutes, sûrement la plus importante, était de neutraliser

pour la nuit entière chacun des invités. Rien de plus facile : il m'a suffi de verser une bonne dose de somnifères dans le café, thé ou chocolat chaud qu'ils ont bu juste avant de dormir pour les plonger dans un sommeil profond, duquel ils ne pourraient en aucun cas être sortis par un quelconque bruit que j'aurais pu faire malgré moi pendant le meurtre d'Elizabeth.

Deuxième précaution, au cas où la première n'aurait pas suffi, la tuer à l'écart du groupe. Pas à l'extérieur – hors de question avec un froid pareil –, mais dans la buanderie, au rez-de-chaussée – celle qui est bien cachée et accessible seulement depuis notre chambre (allez savoir pourquoi, d'ailleurs – sûrement un délire d'architecte...), et dont personne n'avait connaissance à part Elizabeth et moi. Là où personne ne penserait à venir me chercher. Il m'a suffi de la suspendre à la corde à linge qui courait d'un bout à l'autre de la pièce pour pouvoir manœuvrer plus facilement, et de mettre un seau juste en-dessous du corps pendant la découpe pour récupérer le sang qui en sortirait. La plus grande quantité possible. Je n'ai eu qu'à reverser plus tard ce sang dans la cuisine, précisément où le corps a été trouvé pour leur faire croire que le meurtre a été commis sur place. Il ne me restait plus qu'à apporter la touche finale à mon chef-d'œuvre : la broche en forme de dahlia noir. Ce que j'appelle maintenant mon grand-œuvre, l'œuvre de ma vie, venait d'être achevé.

Je suis devenu un artiste.

Tu crois que je m'en suis tenu là ? Non, certainement pas, j'étais tellement sur ma lancée que j'ai poussé encore plus la complexité de la chose. J'ai été encore plus loin que tu ne le crois. Le passionné de mise en scène et de symbolique que je suis n'a pas pu s'empêcher de donner à tout ça. A tous mes choix. L'affaire du Dahlia Noir, tu connais ? Une actrice du nom d'Elizabeth Short, dont le corps a été retrouvé mutilé et coupé en deux au niveau du bassin, vidé de son sang, ça ne te rappelle rien ? Et le pire, c'est que dans cette affaire on ne peut plus réelle aussi, vieille d'environ soixante-dix ans, des dizaines de personnes se sont dénoncées comme coupables du meurtre, alors qu'aucune d'elles n'était le vrai meurtrier. Exactement comme cela s'est déroulé pour le meurtre d'Elizabeth, même si c'était à bien plus petite échelle.

Tu vois, je n'ai rien laissé au hasard. J'ai travaillé chaque aspect de mon plan. Je l'ai considéré sous tous les angles possibles et

imaginables. Je l'ai détaillé comme un orfèvre aurait pu le faire avec l'une de ses œuvres.

Un vrai chef-d'œuvre, pas vrai ? C'est bien pour ça que j'ai bien l'intention d'en faire profiter un maximum de personnes. J'ai dissimulé des caméras partout dans la maison – qui, au passage, m'ont coûté une fortune, mais je n'avais pas le choix – pour ne pas perdre une miette de toutes les actions de mes invités, de toutes leurs paroles. Et surtout de leurs aveux. Je n'ai plus maintenant qu'à rassembler tous ces extraits vidéo pour en faire un film, en ne gardant que les extraits prouvant leur culpabilité, et à le diffuser en masse pour que tout le monde sache. Pour que tout le monde haïsse ces tueurs autant que je les ai haïs. Ils vont devoir payer. Le prix fort. Tout le monde va les détester. Ils ne méritent que ça, de toute façon...

J'assume mes actes. J'en suis fier, je ne les regrette pas.

Tu te demandes sûrement comment j'ai fait pour te cacher la vérité. C'est simple : il m'a suffi de ne te raconter que ce qui ne pouvait en aucun cas me compromettre, et de changer quelques éléments qui auraient pu te mettre sur la piste de la vérité. Tout ce temps, tu étais face à une réalité tronquée, déformée, arrangée selon mes besoins, mes projets. Oui, j'ai menti. Un peu. Mais tous les faits sont vrais, seules mes émotions sont fausses. Oui, j'ai omis des détails. Beaucoup. Surtout quand la situation le nécessitait, que je n'avais pas le choix. Et je compte bien garder ces détails secrets, même si tu cherches peut-être encore des réponses, que l'enquête comporte encore pour toi plusieurs zones d'ombre. Mais en relisant attentivement ces pages, tu découvriras peut-être des choses qui t'avaient échappé, des indices, qui sait ?

Le travail est terminé. J'ai mené mon plan à exécution, obtenu ce que je voulais : ils ont avoué, et maintenant ils vont payer pour ce qu'ils ont fait. Je les ai détruits, eux et leur vie, et je crois qu'au final c'est ça qui me procure le plus grand plaisir.

Il ne me reste plus qu'à disparaître, refaire ma vie sous un autre nom, changer d'identité. Et pourquoi pas recommencer, s'il me vient un jour l'envie d'éprouver cette sensation de toute puissance que je n'ai connue que dans les heures passés.

Bientôt, tout le monde saura...

*

Voilà. Tu sais maintenant tout, dans les moindres détails. Je t'ai tout dit, tout révélé. Maintenant, tu me connais sûrement presque aussi bien que je ne me connais moi-même – j'insiste sur le « presque » (personne ne peut décoder l'intégralité de mon esprit tortueux, et personne ne le pourra jamais, pas même moi). Mais la vérité a un prix. Toujours. Et parfois, ce prix peut être très élevé. Savoir coûte cher. Très cher. Dans ton cas, cela va entraîner la mort.

Tu croyais vraiment que j'allais t'épargner ? Je ne peux prendre aucun risque, si je veux pouvoir passer à la deuxième étape de mon plan. La phase deux. Tu dois mourir.

Un coup de feu, un seul, et tout sera fini. En plus, j'ai choisi mon arme avec soin, pour que tu souffre le moins possible. Je ne suis pas un monstre, je sais rendre les choses plus faciles à accepter quand elles sont trop cruelles.

Adieu, c'était un plaisir de jouer avec toi. Dis bonjour à Elizabeth de ma part, quand tu la verras...

Un dernier mot, avant que tu ne partes : j'ai bien l'intention de recommencer, encore et encore. Faire durer le plaisir, en profiter le plus longtemps possible. Après tout, pourquoi ne devrait-il y avoir qu'un seul épisode dans la série Black Dahlia ? Il y en aura d'autres, c'est sûr, maintenant. *Beaucoup* d'autres...

On va bien s'amuser...